

Studenti

Giorgio Agamben

texte inédit paru le 17 mai 2017
dans *Una voce*, rubrique du philosophe
sur le site de l'éditeur italien « *Quodlibet* »
traduit par J.R. et F.D.

Cent ans se sont écoulés depuis que Benjamin, dans un essai mémorable, dénonçait la misère spirituelle de la vie des étudiants berlinois et exactement un demi siècle depuis qu'un livret anonyme, diffusé à l'Université de Strasbourg, énonçait son thème dans le titre *De la misère en milieu étudiant. Considérée sous ses aspects économiques, politiques, psychologiques, sexuels et en particulier intellectuels*. Dès lors, non seulement l'analyse n'a pas perdu de son actualité, mais on peut dire sans crainte d'exagérer que la misère, - en même temps économique et spirituelle - de la condition étudiante s'est accrue d'une façon incontrôlable. Et cette dégradation est, pour un observateur attentif, d'autant plus évidente qu'on cherche à la cacher à travers l'élaboration d'un vocabulaire *ad hoc*, situé entre le jargon de l'entreprise et la nomenclature du labo scientifique. Un signal de cette imposture lexicale est le remplacement dans tout domaine du mot « étude », apparemment moins prestigieux, par celui de « recherche ». Et le remplacement est tellement intégral qu'on peut se demander si le mot, presque disparu des documents académiques, n'est désormais qu'une épave historique qui finira même par être effacé de la formule : « Università degli studi ». Nous essayerons plutôt de montrer que l'étude est, sous chacun de ses aspects, un paradigme de la connaissance moins contradictoire que celui de la didactique et de la recherche. Les inconvénients du terme « recherche » dérivent du téméraire déplacement d'un concept de la sphère des sciences de la nature sur celle des sciences humaines. Le même terme renvoie, en effet, dans les deux domaines, à des perspectives, des structures et des méthodologies tout à fait différentes. La recherche dans les

sciences naturelles implique d'abord l'usage d'appareils si compliqués et coûteux qu'il n'est même pas concevable qu'un seul chercheur puisse la réaliser par soi-même ; elle implique également des directions, des directives et des programmes d'enquête qui résultent de la conjoncture de nécessités objectives – par exemple, la diffusion des tumeurs, le développement en cours d'une nouvelle technologie ou les nécessités de défense – et d'intérêts correspondants dans les industries chimiques, informatiques ou militaires. Rien de comparable à ce qui se passe dans les sciences humaines. Ici le chercheur – qui pourrait plus exactement se définir comme « studioso » [entre érudit et étudiant] – a seulement besoin de bibliothèques et d'archives, auxquelles l'accès est en général facile et gratuit (quand des frais d'inscription sont demandés, ils sont dérisoires). En ce sens les protestations récurrentes sur l'insuffisance des fonds de recherche (effectivement maigres) sont destituées de tout fondement. Les fonds en question ne sont pas en effet utilisés pour de la recherche au sens propre, mais pour participer à des colloques et des congrès qui, par leur nature, n'ont rien à voir avec leurs équivalents en sciences naturelles : alors que dans ces derniers il s'agit de se communiquer les nouveautés les plus urgentes non seulement dans la théorie, mais aussi et surtout dans les vérifications expérimentales, rien de similaire peut advenir dans le domaine des sciences humaines, où l'interprétation d'un passage de Plotin ou de Leopardi n'est liée à aucune urgence particulière. De ces différences structurelles dérive aussi l'idée que, si dans les sciences de la nature les recherches les plus avancées sont généralement menées

par des groupes de scientifiques qui travaillent ensemble, dans les sciences humaines les résultats les plus innovants sont obtenus d'habitude par des « studiosi » solitaires, qui passent leur temps dans les bibliothèques et n'aiment pas participer à des colloques. Si cette hétérogénéité substantielle des deux domaines conseillerait de garder le terme recherche pour les sciences naturelles, d'autres arguments suggèrent de rendre les sciences humaines à cette étude qui les a caractérisées pendant des siècles. Différent du terme « recherche », qui renvoie à un tourner en rond sans encore avoir trouvé son propre objet (*circare*), l'étude, qui signifie étymologiquement le degré extrême d'un désir (*studium*), a toujours déjà trouvé son objet. Dans les sciences humaines, la recherche est seulement une phase temporaire de l'étude, qui s'arrête une fois identifié l'objet. L'étude est, en revanche, une condition permanente. On peut même définir comme « étude » le moment où un désir de connaissance atteint sa plus grande intensité et devient une forme de vie : la vie de l'étudiant - mieux, du « studioso ». Pour cette raison - au contraire de ce qui est implicite dans la terminologie académique, où l'étudiant est situé à un degré plus bas que le chercheur - l'étude est un paradigme de connaissance hiérarchiquement supérieur à la recherche. Celle-ci ne peut atteindre son but si elle n'est pas animée par un désir et, après l'avoir atteint, elle ne peut que cohabiter studieusement avec lui, en se transformant en étude. On peut riposter à ces considérations que, alors que la recherche vise toujours une utilité concrète, on ne peut pas dire la même chose de l'étude, qui, en tant que condition permanente et presque une forme de vie, peut difficilement

revendiquer une utilité immédiate. Il faut ici renverser le lieu commun selon lequel toutes les activités humaines sont définies par leur utilité. À partir d'un tel principe, les choses les plus évidemment superflues sont aujourd'hui inscrites dans un paradigme utilitaire, réinterprétant comme besoins des activités humaines qui sont faites pour le simple loisir. Il devrait être clair, en effet, que dans une société dominée par l'utilité, ce sont exactement les choses inutiles qui deviennent un bien à sauvegarder. À une telle catégorie appartient l'étude. Sous plusieurs aspects, la condition étudiante est même la seule occasion de faire aujourd'hui l'expérience de plus en plus rare d'une vie soustraite aux buts utilitaires. Pour cela, la transformation des facultés de sciences humaines en écoles professionnelles est, pour les étudiants, en même temps une arnaque et une aberration : une arnaque, car il n'existe pas et ne peut pas exister une profession qui corresponde à l'étude (et la didactique de plus en plus raréfiée et discréditée ne peut pas l'être) ; une aberration car elle dépouille les étudiants de ce qui constituait le sens le plus propre de leur condition, la vie et la pensée unis dans l'étude, avant qu'elles ne se séparent irrévocablement par la capture du marché du travail.